

**BOEKEN, CONFERENTIES EN MEDIA**  
**BOOKS, CONFERENCES AND MEDIA**  
**LIVRES, CONFÉRENCES ET MEDIA**

**Thomas TURNER :**  
***‘Ethnogenèse et nationalisme en Afrique***  
***Centrale : aux racines de Patrice Lumumba’***

*Paris, l'Harmattan, 2000, 459 p.*

A partir de Patrice Lumumba, ce héros africain qui a marqué l'histoire de la décolonisation de son pays, le Congo-Zaïre, jusqu'à en devenir le symbole, l'universitaire américain Thomas Turner étudie une société africaine dans son évolution pour en déceler les logiques qui la traversent.

Au cours des trente années qu'il a visité les Tetela, il s'y est fait de nombreux amis parmi les acteurs et a dirigé de nombreux travaux d'étudiants. Il a même appris l'otetela, la langue de son milieu d'étude. Les divers aspects abordés dans son ouvrage pour appuyer ses thèses montrent combien sa patience a fini par payer, combien son observation a été pénétrante. C'est bien même l'exemple de son préfacier Crawford Young, cet autre politologue américain auteur d'une étude marquante parue au milieu des années 1960 sous le titre d'*Introduction à la politique congolaise*. Turner a le ton tranchant ; il juge avec hauteur les travaux qui ont eu à empiéter sur ce qui est son terrain, l'ethnie Tetela.

L'étude de Turner se veut être une monographie. La quantité de données empiriques qu'elle contient en font un ouvrage de référence pour tous les futurs

chercheurs appelés à travailler sur cet objet ou des sujets proches. Elle comprend douze chapitres auxquels l'ethnie Tetela : les conflits internes, le personnage de Lumumba et la participation politique du groupe à l'échelle nationale. La période couverte est très large ; elle remonte les temps reliant les origines du groupe (les ancêtres, la traite arabe, l'époque léopoldienne...) à la compétition pour le pouvoir politique après l'indépendance du Congo-Zaïre en 1960. *"Le fil conducteur de l'étude, écrit C. Young, c'est l'ethnogenèse. Comment le sentiment d'appartenance Tetela s'est-il durci sous l'interaction d'une multiplicité d'identités localisées, enracinées dans les compréhensions ancestrales du soi collectif, à partir de la classification-type imposée par l'Etat colonial et les institutions chrétiennes, à partir de processus politiques déchaînés par l'essor du nationalisme à la fin des années 1950, le traumatisme des crises consécutives à l'indépendance, les rébellions de 1964-1965, l'apparition et le déclin de l'Etat mbotiste. Dans la recherche de solution à cette énigme, Turner adopte (...) une orientation sans expression théorique donnée, à l'époque où l'étude débute. A partir de cette position avantageuse, l'identité culturelle collective n'est pas une quelconque essence délivrée de toute éternité mais plutôt un processus de formation permanent, poussé à la fois par une dynamique interne de réponse aux configurations successives des circonstances et par un modèle externe de marquage social!"*<sup>1</sup>

Malgré ces qualités fort appréciables, cette étude est cependant entachée d'une série d'erreurs et de lacunes. Si l'on peut minimiser les fautes d'écriture des noms africains (qui s'orthographient souvent de plusieurs manières), ou certaines incorrections des phrases trahissant la réalité, car la reproche s'adresse en partie aux nombreux traducteurs en français de la version originale anglaise, il est par contre plus difficile de passer sur la déformation de certaines pensées courantes, comme cette phrase du message royal du 13 janvier 1959 "ni atermolement funeste ni précipitation inconsidérée" retranscrite comme suit : "Sans précipitation funeste ni délai inconsidéré".<sup>2</sup> Pareilles erreurs inquiètent. S'y ajoutent encore la référence à des notes que l'on ne trouve pas là où l'auteur indique les avoir puisées, ou des informations incorrectes à des travaux antérieurs que l'auteur reprend à son compte, sans critique<sup>3</sup>, etc.

La lecture de l'ouvrage de Turner pose la question de savoir si l'abondance de terrain limite toujours les fautes aux chercheurs. Sur plusieurs points, l'auteur semble plus pertinent lorsqu'il apprécie une thèse existante que lorsqu'il s'engage seul à approcher le vécu des acteurs. Par exemple, s'il situe bien "le plus célèbre des Batetela", comme il aime à appeler Patrice Lumumba, il semble

---

<sup>1</sup> Préface de Crawford Young, p. 6

<sup>2</sup> p. 269

<sup>3</sup> Ceux de J. Mboladinga et H. Onatshungu par exemple

qu'il ne se soit pas suffisamment informé à son sujet. Les chapitres qui lui sont consacrés sont assez faibles et comportent pas mal d'informations erronées ou d'affirmations trop rapides. C'est le cas pour tout ce qui concerne les noms de Lumumba (cfr. p.250), ou celui de son petit frère (celui-ci se nomme pas Emile Omatuku mais Emile Kalema : Omatuku est le nom du chef du village Onalua (cfr. p. 252). Ce n'est pas à la Poste de Stanleyville que Lumumba commence à travailler, mais au territoire. Ce n'est pas à Stanleyville qu'il est libéré en 1957, mais à Léopoldville ... La faiblesse de cette dimension dans l'étude pourrait n'avoir qu'une importance limitée, si le sujet Lumumba, repris comme sous titre de l'ouvrage, n'avait été l'élément de départ qui a attiré l'auteur sur ce terrain de recherche, lui a servi de fil conducteur pour la thèse qu'il a développée et n'avait constitué la preuve même de sa pertinence.

Turner rappelle dans son introduction qu'il faut bien connaître le rôle des témoins et la difficulté des enquêtes sur le terrain. Dans son étude, il semble s'égarer face à la masse des données disponibles, alors qu'elles auraient dû, au contraire, lui permettre de mieux connaître son sujet. Conscient de la difficulté, il fait même l'aveu de son impuissance en affirmant : *"Le matériau documentaire est si volumineux qu'y piocher les documents pertinents relève plus de la recherche d'une aiguille dans une botte de foin que d'une séparation du bon grain de l'ivraie"* (p.247). Ne pouvant dominer son terrain, Turner dit : *"je me baserai sur des entretiens avec ses compagnons –ceux de Lumumba,– mais surtout sur des récits publiés"* (!). Là où les documents manquent, Turner n'est pas en mesure de compléter l'information, malgré ses visites répétées sur le terrain et ses contacts avec de nombreux témoins ! Ainsi, il a rassemblé très peu de données sur le clan d'origine de Lumumba intégré dans le territoire de Katako-Kombe. Il se trouve une excuse : *"Le processus de regroupement dans le territoire de Lodja va être ici analysé plus finement, à la fois parce que la formule "ethnique" y a échoué et parce que les données à ma disposition ont permis une série d'enquêtes administratives meilleures que ce qui fut possible pour les autres territoires"* (habités par les Batetela). Cette faiblesse s'observe dans les parties qui traitent des territoires des Bakusu du Maniema aussi peu documentés que ne le sont ceux du Sankuru.

La lecture de l'étude de Turner nous renvoie à cette observation que nous faisons concernant les travaux publiés sur la jeunesse de Lumumba : *"Cela n'est pas dû à la rareté des données et des témoins ou aux défaillances des mémoires ; la carence des auteurs et des textes est plutôt liée à une question d'approche et de situation du chercheur. Le recours aux mêmes témoins ne garantit pas la récolte des mêmes données. Plusieurs chercheurs mal introduits, peu familiarisés avec la société et la culture ou trop pressés, ont recueilli des*

*récits conventionnels... C'est la tâche du chercheur et sa responsabilité de détecter les informations biaisées et de les rectifier, d'abord si possible pendant le témoignage, et "ensuite en recoupant les informations des divers témoins".<sup>4</sup>*

Turner s'est trouvé certes une problématique et un champ d'étude intéressants. Mais on peut critiquer le fait qu'il ait entamé une recherche avec une méthodologie préalablement arrêtée, car le fait de s'engager sur le terrain sans outils méthodologiques précis conduits à certains égarements. Cette étude de Turner montre le danger d'une étude qui se voudrait fondamentalement empirique, indépendante de tout conditionnement intellectuel formel au départ - ce qui n'est pas réellement possible. L'auteur a certes amassé beaucoup de matériaux mais les faiblesses liées à la systématisation de la collecte et de l'analyse des données, l'ambivalence de son sujet, entachent les mérites que son assiduité aurait dû lui valoir.

Compte rendu par

**Jean OMASOMBO TSHONDA**

Université de Kinshasa

Conseiller de la Commission Lumumba du Parlement belge

---

<sup>4</sup> J. Omasombo et B. Verhaegen, Patrice Lumumba: Jeunesse et apprentissage politique (1925 - 1956), Bruxelles/Paris, Institut Africain-Cedaf/L'Harmattan, 1998, pp. 14-15.